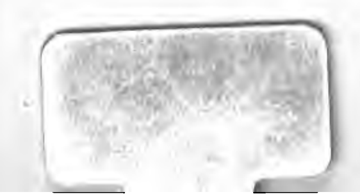


Besterman 1973/34



Besterman 1973/34

# ALZIRE,
## OU
# LES AMERICAINS,
## TRAGEDIE
## de M. DE VOLTAIRE.

Representée à Paris pour la premiere fois le 27 Janvier 1736.

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.
Duren. trad. de Pope.

La prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BAUCHE, près les Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à S. Jean dans le Desert.

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

*On trouve chez le même Libraire une nouvelle édition de la Mort de César, bien plus ample que la précédente, à laquelle on a joint deux Lettres & un Avertissement.*

*Et tous les autres Ouvrages du même Auteur.*

# PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amez feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : Notre bien amé JEAN-BAPTISTE BAUCHE, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre, *Alzire, ou les Americains, Tragédie, par le Sieur de Voltaire*; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux Caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant ; nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur Papier & Caracteres conforme à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en tout & en partie ; ni d'en faire aucun extrait sous quelques prétextes que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ; même en feuilles separées ou autrement sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de six mille livres d'amande contre chacun des contrevenants ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & interêts : à la charge que les Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Li-

vre ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & feal Chevalier, Garde des Seaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin. Le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons ce faire joüir l'expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſd. Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires ; foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander & autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro & Chartre Normande, & Lettres à ce contraire. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingtiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent trente-ſix, & de notre Regne le vingt-uniéme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

*Signé*, SAINSON.

*Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale & Sindicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No.* 274. *fol.* 250. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le* 20 *Avril* 1736. G. MARTIN Syndic.



# A MADAME

## LA MARQUISE

# DU CHATELET.



ADAME,

Quel foible hommage pour Vous, qu'un de ces Ouvrages de Poësie, qui n'ont qu'un tems ; qui doivent leur mérite à la faveur passagere du Public, & à l'illusion du Théatre, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité !

Qu'est-ce en effet qu'un Roman mis en action & en Vers, devant celle qui lit les ouvrages de Géométrie avec la même rapidité que les autres lisent les Romans ; devant celle que n'a trouvé dans *Locke*, ce sage Précepteur du genre humain, que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne, qui, née pour les agrémens, leur préfere la vérité ?

Mais, MADAME, le plus grands génie, & sûrement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t'il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la Philosophie ne peut déssecher, & que les charmes des Belles Lettres ne peuvent amollir ; qui sçait se fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*, s'élever dans la lecture de Ciceron & de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile & du Tasse !

Tel est votre génie, MADAME ; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniés de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre Sexe & de votre Rang, à croire qu'on s'embellit encore en perfectionnant sa raison, & que l'esprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans tout l'Europe, où les hommes pensoient déroger, & les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croïoient nés que pour la guerre, ou pour l'oisiveté ; & les autres, que pour la coquéterie.

Le ridicule même que Moliere & Despreaux ont jetté sur les Femmes sçavantes, a semblé, dans un siécle poli, justifier les préjugés de la barbarie.

Mais Moliere, ce Législateur dans la morale & dans les bienséances du monde, n'a

pas assurément prétendu, en attaquant les Femmes sçavantes, se moquer de la science & de l'esprit. Il n'en a joüé que l'abus & l'affectation ; ainsi que, dans son Tartuffe, il a diffamé l'hipocrisie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une Satire contre les Femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despreaux avoit consulté les Femmes de la Cour les plus spirituelles, il eût ajoûté à l'art & au mérite de ses Ouvrages, si bien travaillés, des graces & des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa Satire des Femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avoit appris l'Astronomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique, qui en tous païs a toujours succedé à celui des Belles Lettres, fait tant de progrés en France depuis quarante ans dans tous les esprits, excepté dans ceux qui seront toujours *Peuple*, que si Boileau vivoit encore, lui qui osoit se mocquer d'une femme de condition, parce qu'elle voioit en secret Roberval & Sauveur, il seroit obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumieres des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Dufay, & des Cleraut ; de tous ces veritables sçavans, qui n'ont pour objet qu'une science utile, & qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre Na-

tion. Nous sommes au tems, j'ose le dire, où il faut qu'un Poëte soit Philosophe, & où une Femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siécle, les François apprirent à arranger les mots. Le siécle des choses est arrivé. Telle qui lisoit autrefois Montagne, l'Astrée, & les Contes de la Reine de Navarre, étoit une Sçavante. Les Deshoullieres & les Daciers, illustres dans différens genres, sont venuës depuis. Mais votre Sexe auroit encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le Livre charmant des Mondes, & les Dialogues sur la lumiere du Marquis *Algaroti*, Ouvrage peut-être comparable aux Mondes.

Il est vrai qu'une Femme qui abandonneroit les devoirs de son état pour cultiver les sciences, seroit condamnable, même dans ses succés. Mais, MADAME, le même esprit qui méne à la connoissance de la vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs.

La Reine d'Angleterre, qui a servi de Médiatrice entre les deux plus grands Métaphysiciens de l'Europe, Clarke & Leibnits, & qui pouvoit les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de Reine, de Femme & de Mere.

Christine, qui abandonna le trône pour les beaux Arts, fut une grande Reine, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé, dans

laquelle on voit revivre l'esprit de son Ayeul, n'a-t'elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, MADAME, dont on peut citer le nom aprés celui des plus grands Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivés tous les genres. Elles sont votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus; vous cachés ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avés acquis. Continués, MADAME, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumiere, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est malgré eux devenuë publique?

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel Empire. On souhaite aux Arts la protection des Souverains: celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettés-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien loüables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par interêt, que nous consumons notre vie dans la culture

des Arts. Nous en faiſons les inſtrumens de notre fortune ; c'eſt une eſpece de profanation. Et je ſuis fâché qu'Horace diſe de lui ; *paupertas impulit audax ut verſus facerem. L'indigence eſt le Dieu qui m'inſpira des vers.* La roüille de l'Envie, l'artifice des intrigues, le poiſon de la Calomnie, l'aſſaſſinat de la Satire (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) déshonorent parmi les hommes une profeſſion qui par elle-même a quelque choſe de divin.

Pour moi, MADAME, qu'un penchant invincible a déterminé aux Arts dès mon enfance, je me ſuis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai ſouvent repetées, de ce Conſul Romain qui fut le pere de la Patrie, de la liberté & de l'éloquence. *Studia * adoleſcentiam alunt, Senectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.* „ Les lettres forment la jeu-
„ neſſe, & ſont le charme de l'age avancé.
„ La proſperité en eſt plus brillante. L'ad-
„ verſité en reçoit des conſolations ; & dans
„ nos maiſons, dans celles des autres, dans les
„ voyages, dans la ſolitude, en tous tems, en
„ tous lieux, elles font la douceur de notre
„ vie.

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à préſent, MADAME, je les culti-

* Ciceron.

ve pour vous, & pour mériter, s'il eſt poſſible, de paſſer auprés de vous le reſte de ma vie, dans le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous ſacrifiés dans votre jeuneſſe les plaiſirs faux & enchanteurs du monde, pour joüir d'une amitié pure & reſpectable, que vous préferés à ces commerces dangereux, du moins frivoles, qu'on honore ſi fauſſement du nom de ſocieté ; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrece, ce Poëte Philoſophie dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connuës.

*Sed nil dulcius eſt, bene quam munita tenere,*
*Edita doctrina ſapientum templa ſerena,*
*Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre*
*Errare, atque viam palanteis quærere vitæ*
*Certare ingenio, contendere nobilitate,*
*Noctes atque dies niti præſtante labore*
*Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri :*
*O miſeras hominum mentes ! O pectora cæca !*

Heureux ! qui retiré dans le Temple des Sages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages ;
Qui contemple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre ;
Sans penſer, ſans joüir, ignorant l'art de vivre ;
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours ;
Pourſuivant la fortune & rampant dans les Cours
O vanité de l'homme ! O foibleſſe ! O miſere !

Je n'ajouterai rien à cette longue Epître, touchant la Tragedie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, MADAME, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison & sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, en y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai essayé de peindre ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces sentimens tant recommandés par les Sages de l'Antiquité, & épurés dans notre Religion, ces vraies loix de la nature, toujours si mal suivies. J'ai tâché d'être plus homme que Poëte. Vous avés ôté bien des défauts à cet ouvrage, & vous connoissés ceux qui le défigurent encore. Puisse le Public, d'autant plus sévere à la longue qu'il a d'abord éte plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, MADAME, périr moins vîte que mes autres Ecrits! Il seroit immortel, s'il étoit digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

V***



# DISCOURS PRELIMINAIRE.

On a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une espece assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La Religion d'un barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guéres plus juste. Etre fidéle à quelques pratiques inutiles & infidéle aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines priéres & garder ses vices; jeuner, mais haïr, cabaler, persécuter, voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal.

Tel est Gusman au moment de sa mort, tel est Alvarés dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ses foiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes Ecrits cette humanité qui doit être le premier caractere d'un être pensant, on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression; & c'est ce-

la seul qui a jusqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devoient les ensevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'est soutenuë malgré les efforts de quelques Français jaloux qui ne veulent pas absolument que la France ait un Poëme épique. Il y a toûjours un petit nombre de Lecteurs, qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des caballes & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toûjours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflections suivantes; j'espere qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espece, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on; c'est un Citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec Virgile & Locke, qu'avec ses Compatriotes & dont la figure n'est pas plus connuë de quelques-uns de ses ennemis, que du Graveur qui a prétendu graver son Portrait. C'est l'Auteur de quelques Piéces qui vous ont fait verser des larmes, de quelques Ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y regne. Ceux qui le calomnient, ce sont des

hommes pour la plûpart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné.

Cet Etranger ſe ſentit quelque indignation pour les perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes Contemporains & de ſes Compatriotes, ce que l'on peut eſperer des Etrangers & de la poſterité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la Littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui devroient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en ſe déchirant mutuellement? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule; & que les gens d'eſprit rendus ſouvent par leurs querelles le joüet des ſots, ſoient les bouffons d'un Public dont ils devroient être les Maitres.

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes que les eſprits ſuperieurs, doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur genie, ne pouvons-nous au moins avoir leurs vertus? Ces hommes ſur qui l'univers avoit les yeux, qui avoient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie,

de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en fréres : & nous qui sommes renfermés sur un si petit théatre, nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde, passeront bien-tôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit horison, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de disette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne se disputoient rien parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre, *de morbis Artificum : de la maladie des Artistes*. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a deshonorant c'est que l'interêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures satiriques, dont nous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas long-tems à un homme qui avoit fait je ne sçai qu'elle mauvaise Brochure, contre son ami & son bienfaicteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : Il faut que je vive.

De quelque source que partent ces outrages, il est sur qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux Critiques ; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalini. „ Un voyageur,

„ dit-il, étoit importuné dans ſon chemin du
„ bruit des Cigales, il s'arrêta pour les tuer ;
„ il n'en vint pas à bout, & ne fit que s'écarter
„ de ſon chemin. Il n'avoit qu'à continuer
„ paiſiblement ſon voyage ; les Cigales ſeroient
„ mortes d'elles mêmes au bout de huit jours.„

Il faut toûjours que l'Auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *ſe ipſum deſerere turpiſſimum eſt*. On ſçait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos Ouvrages, calomnient nos perſonnes : quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſeroit quelque fois d'advantage de ne leur répondre pas.

Il y a une de ces calomnies répetée dans vingt Libelles au ſujet de la belle édition Anglaiſe de la Henriade. Il ne s'agit là que d'un vil interêt ; ma conduite prouve aſſez combien je ſuis au-deſſus de ces baſſeſſes. Je ne ſouillerai point cet écrit d'un détail ſi aviliſſant : on trouvera chez Bauche Libraire, une réponſe ſatisfaiſante. Mais il y a d'autres accuſations que l'honneur oblige à repouſſer.

On m'a traité dans ces Libelles, d'homme ſans Religion ; & une des belles preuves qu'on à porté c'eſt que dans Oedipe, Jocaſte dit ces vers :

Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſçience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi raiſonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Henriade dans pluſieurs endroits *ſentoit bien ſon Semipelagien.*

On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'irreligion, parce que c'eſt le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis Socrate juſqu'à Deſcartes ont eſſuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſtion: Je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui perſecute, ou le calomnié qui pardonne.

Ces mêmes Libelles me traitent d'homme envieux de la reputation d'autrui; je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai deffendu à mon eſprit d'être ſatirique, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiſte & d'Electre, dont les Ouvrages m'ont inſpiré les premiers le déſir d'entrer quelque tems dans la même carriere; ſes ſuccés ne m'ont jamais couté d'autres larmes que celles que l'attendriſſement m'arrachoit aux repreſentations de ſes pieces, il ſait qu'il n'a fait naître en moi que de l'emulation & de l'amitié.

L'Auteur ingénieux & digne de beaucoup de conſideration qui vient de travailler ſur un ſujet à peu près ſemblable à ma Tragédie, & qui s'eſt exercé à peindre ce contraſte des mœurs

de l'Europe & de celles du nouveau Monde, matiere si favorable à la Poësie, enrichira peut-être le Théatre de sa Piéce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui aplaudir ; & si un indigne amour-propre ferme mes yeux aux beautés d'un Ouvrage.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux Arts qu'à mes Ecrits : sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractere de genie, je regarde un grand Poëte, un bon Musicien, un bon Peintre, un Sculteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois cherir, comme un frere que les Arts m'ont donné ; les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami, plusieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes sentimens ; quiconque a vécu avec moi sçait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au Public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques est un vain amour-propre ; confondre la calomnie est un devoir.



## PERSONNAGES.

D. GUSMAN, Gouverneur du Perou.

D. ALVARES, Pere de Don Gusman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potosi.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, Fille de Monteze.

EMIRE, }
CEPHANE, } *Suivantes d'Alzire.*

OFFICIERS Espagnols.

AMERICAINS.

*La Scene est dans la Ville de* Los Reyes, *autrement* Lima.



# ALZIRE,
## OU
# LES AMERICAINS,
## TRAGEDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

D. ALVARE'S, D. GUSMAN.

ALVARE'S.

DU Conseil de Madrid l'autorité supréme,
Pour successeur enfin, me nomme un fils que j'aime.
Faites régner le Prince, & le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel Univers.
Gouvernés cette rive en malheurs trop féconde;

Qui produit les trésors & les crimes du monde :
Je vous remets, mon fils, les honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
Je montrai le premier * aux Peuples du Méxique
L'apareil inoüi pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux aîlés qui voloient sur les eaux ;
Des mers de Magellan, jusqu'aux astres de l'Ourse
** Cortez, Herman, Pizare ont dirigé ma course ;
Heureux si j'avois pû, pour fruit de mes travaux,
En Chretiens vertueux changer tous ces Héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire ;
Et j'ai pleuré longtems sur ces tristes vainqueurs,
Que le Ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
Je touche aux derniers pas de ma longue carriere ;
Et mes yeux sans regret quitteront la lumiére,
S'ils vous ont vû régir sous d'équitables Loix,
L'Empire du Potose, & la Ville des Rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hémisphere.
Dans ces climats brûlants, j'ai vaincu sous mon pere.
Je dois de vous encore aprendre à gouverner,

* Il est très-aisé qu'Alvarés se soit trouvé à ces deux Expeditions, la Conquête du Méxique ayant été commencée en 1517. & celle du Perou en 1525.

** Rien n'est plus connu que les exploits & les barbaries de Ferdinand Cortez & des Pizare.

Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARE'S.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, apesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir : c'est assez si ma voix,
Parle encor au Conseil, & regle vos exploits.
Croyés-moi, les humains, que j'ai trop sçû connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace : elle me sera chere,
Je l'attends comme ami, je la demande en pere.
Mon fils, remettez-moi ces Esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
Songés que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la justice.

GUSMAN.

Quend vous priés un fils, Seigneur, vous commandês :
Mais daignés voir au moins ce que vous hazardés.
D'une Ville naissante, encor mal assurée
Au Peuple Américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoûtume ses yeux ;
Que meprisant nos loix, & prompt à les enfraindre,
Il n'ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toûjours qu'il tremble, & n'aprenne à nous voir,
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.

L'Amèricain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en fremissant le frein de l'esclavage ;
Soûmis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir en un mot périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéïssance.
Je sçai qu'aux Castillans il suffit de l'honneur ;
Qu' à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'oprime, & sert avec contrainte.
Les Dieux même * adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux.

ALVARE'S.

Ah mon fils, que je haïs ces rigueurs tiranniques !
Les pouvés-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous Chrétien, vous choisi pour régner desormais
Sur des Chrétiens nouveaux, au nom d'un Dieu de paix ?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce Continent dépeuplent les rivages ?
Des bords de l'Orient n'étois-je donc venu
Dans un monde idolatre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant Tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom Catholique ?
Ah ! Dieu nous envoyoit, par un plus heureux choix,

* Au Méxique & au Perou on immoloit des hommes à ce qu'on apelloit la Divinité ; & ce qu'il y a de plus horrible, c'est que presque tous les Peuples de la terre ont été coupables de pareils sacrileges par religion.

Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses Loix ;
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, & d'or & de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces Loix qu'il falloit enseigner,
Nous égorgeons ce Peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang ; par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avouë, inspire la terreur :
Les Espagnols sont craints ; mais ils sont en horreur.
Fleaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats, nous sommes les *Barbares*.
L'Américain farouche, en sa simplicité,
Nous égale en courage, & nous passe en bonté.
Helas ! si comme vous il étoit sanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriés plus de pere.
Avés-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?
Avés-vous oublié, que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce Peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
Deux des miens à mes yeux terminérent leur sort.
J'étois seul, sans secours, & j'attendois la mort ;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Suivi de tous les siens embrassa mes genoux :
„ Alvarés, me dit-il, Alvarés, est-ce vous ? *
„ Vivez : votre vertu nous est trop nécessaire,

* On trouve un pareil trait dans une Relation de la nouvelle Espagne.

„ Vivés, aux malheureux servés longtems de pere.
„ Qu'un peuple de Tyrans, qui veut nous enchaîner,
„ Par cet exemple un jour apreme à pardonner.
„ Allés ; la grandeur d'ame est du moins le partage
„ Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
Eh bien, vous gémissez ! Je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle ainsi que votre pere,
Ah ! si la cruauté vous étoit toûjours chere,
De quel front aujourd'hui pourriés-vous vous offrir
Au vertueux, objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées,
Prétendés-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens ?
Ou bien attendés-vous que ses cris & ses larmes,
De vos sévéres mains fassent tomber les armes ?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnés ; je brise leurs liens.
J'y consens. Mais songés qu'il faut qu'ls soient Chrétiens ;
Ainsi le veut la Loi. Quitter l'idolatrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie.
A la Religion gagnons-les à ce prix.
Commandons aux cœurs même, & forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible,
Traîne au pied des Autels un courage inflexible.

Je veux que ces Mortels, esclaves de ma Loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul Roi.

ALVARE'S.

Ecoutés-moi, mon fils. Plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire ;
Que le Ciel & l'Espagne y soient sans ennemis :
Mais les cœurs oprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne,
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avés voulu ;
Vous avés sur un fils un pouvoir absolu.
Oüi, vous amoliriés le cœur le plus farouche ;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puisque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avouë, & plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne puis même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier, fléchir le caractere ;
Et rampant sous ses loix, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul, vous pouvés tout sur le pere d'Alzire ;

En un mot parlés-lui pour la derniere fois.
Qu'il commande à sa fille, & force enfin son choix :
Daignés.... mais c'en est trop. Je rougis que mon pere
Pour l'interét d'un fils s'abaisse à la priere.

ALVARE'S.

C'en est fait, j'ai parlé, mon fils, & sans rougir.
Monteze a vû sa fille, il l'aura sçû fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonniere,
Le Ciel a par mes soins consolé la misere.
Pour le vrai Dieu, Monteze a quitté ses faux Dieux ;
Lui-même de sa fille a déssillé les yeux,
De tout ce nouveau monde Alzire est le modele ;
Les Peuples incertains fixent leurs yeux sur elle ;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs,
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs.
La foi doit y jetter ses racines profondes :
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains qui détestent nos Loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un esprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais Espagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici, mon fils, allés m'attendre
Aux Autels, où sa fille avec lui va se rendre.

## SCENE II.

ALVARE'S, MONTEZE.

ALVARE'S.

EH bien votre Sageſſe, & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté.

MONTEZE.

Pere des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'Empire & la famille,
Semble éprouver encor un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur,
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie
Ont revolté ma fille en ces climats nourrie ;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix.
Tes mœurs nous ont apris à révérer tes loix.
C'eſt par toi que le Ciel à nous s'eſt fait connaître.
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abattu ;
Il cede à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes Concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu, comme eux, leur Dieu même haïſſable,
Je déteſtai ce Dieu qu'annonça leur fureur,
Je l'aimai dans toi ſeul ; il s'eſt peint dans ton cœur :
Voilà ce qui te donne, & Monteze & ma fille.
Inſtruits par tes vertus nous ſommes ta famille.

Sers luy long-tems de pere, ainsi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras:
Le Perou, le Potose, Alzire est sa conquête.
Vâ dans ton Temple auguste en ordonner la fête,
Vâ; je croi voir des Cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphere, & se joindre aux mortels.
Je répons de ma fille; elle va reconnaître
Dans le fier Don Gusman, son Epoux & son Maître.

ALVAREZ.

Ah? puis qu'enfin mes mains ont pû former ces nœuds,
Cher Monteze! au tombeau, je descends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
Rend du monde aujourd'hui les bornes éclairées,
Dieu des Chrétiens! préside à ces vœux solemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels!
Descend, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais presser cet heureux himenée:
Adieu, je te devrai le bonheur de mon fils.

## SCENE III.

MONTEZE *seul.*

Dieu, destructeur des Dieux que j'avois trop servis!
Protege de mes ans la fin dure & funeste.
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste:
Daigne veiller sur elle, & conduire son cœur.

## SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en est tems, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foy, si ton cœur me seconde,
Par ta felicité fais le bonheur du monde.
Protege les Vaincus, commande à nos Vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs,
Remonte au rang des Rois du sein de la misere.
Tu dois à ton Etat plier ton caractere.
Prens un cœur tout nouveau, viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole en renonçant à toi.
Seche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous, mais si je vous suis chere
Voyés mon désespoir, & lisés dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur.
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avés arraché cet affreux sacrifice ;

Mais quels tems, justes Cieux! pour engager ma foi,
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des Enfans du Soleil le redoutable Empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MONTEZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux,
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, helas! le vengeur de l'Etat,
Zamore mon espoir, périt dans le combat,
Zamore mon Amant, choisi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné, comme toi, des larmes à sa cendre.
Les morts dans le tombeau n'éxigent point ta foi.
Porte, porte aux Autels un cœur maître de soi:
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiere à la loi des Chrêtiens,
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens,
Il t'apelle aux Autels, il regle ta conduite;
Entend sa voix.

ALZIRE.

Mon pere! où m'avés-vous réduite?
Je sçais ce qu'est un pere, & quel est son pouvoir,

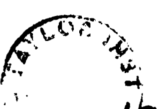
M'immoler, quand il parle, est mon prêmier devoir;
Et mon obéïssance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées:
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées:
Mais vous, qui m'assuriés, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitoit au pied de ses Autels,
Que sa loi, sa morale & consolante & pure,
De mes sens désolés guériroit la blessure,
Vous trompiés ma foiblesse! un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaissante.
Zamore vit encore au cœur de son Amante.
Condamnés s'il le faut, ces justes sentimens.
Ce feu victoreux de la mort & du temps,
Cet amour immortel ordonné par vous-même,
Unissés votre fille au fier Tiran qui m'aime,
Mon Païs le demande; il le faut, J'obéïs:
Mais tremblés, en formant ces nœuds mal assortis,
Tremblés, vous qui d'un Dieu, m'annoncés la vengeance,
Vous qui me commandés d'aller en sa présence
Promettre, à cet Epoux qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah! que dis-tu, ma fille! épargne ma vieillesse.
Au nom de la Nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.
Ai-je fait un seul pas, que pour te rendre heureuse?
Jouïs de mes travaux; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile, où j'ai sçû t'amener.
Ta carriere nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée.
Ce Monde en gémissant, te presse d'y courir.
Il n'a d'apui que toi, voudras-tu le trahir?
Aprend à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il aprendre à feindre?
Quelle science! helas!



## SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai sujet de me plaindre,
Que l'on oppose encore à mes empressemens,
L'offençante lenteur de ces retardemens,

J'ai suspendu ma loy prête à punir l'audace,
De tous ces Ennemis, dont vous vouliés la grace.
Ils sont en liberté ; mais j'aurois à rougir,
Si ce foible service eut pû vous attendrir.
J'attendois encor moins de mon pouvoir suprême.
Je voulois vous devoir à ma flamme, a vous-même,
Et je ne pensois pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma felicité vous coutât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colere celeste
Ne pas rendre ce jour a tous les deux funeste !
Vous voyés quel effroy me trouble & me confond.
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractére, & jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser, pourroit trahir sa foi.
C'est un art de l'Europe ; il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, & je sçais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous est cher encore.
Ce * Cacique obstiné, vaincu dans les Combats,
S'arme encor, contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté ; mort, doit-il être à craindre ?
Cessés de m'offenser, & cessés de le plaindre.

* Le mot propre est Inca ; mais les Espagnols accoutumés, dans l'Amèrique Septentrionale, au titre de Cacique, le donnèrent d'abord à tous les Souverains du nouveau Monde.

Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſés.

ALZIRE.

Aiés moins de colere, & moins de jalouſie.
Un Rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimois, je l'avoüe, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore étoit l'eſpoir;
Sa foy me fut promiſe, il eut pour moi des charmes;
Il m'aima : Son trepas me coute encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugés de ma conſtance, & connaiſſés mon cœur,
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Mérités, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidele.

## SCENE VI.

GUSMAN.

SOn orgueil, je l'avoüe, & ſa ſincérité
Etonne mon courage, & plait à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altiere
Coute plus à dompter que l'Amérique entiere.
La groſſiere Nature, en formant ſes appas,
Lui laiſſe un cœur ſauvage, & fait pour ces Climats;
Le devoir fléchira ſon courage rebelle.
Ici tout m'eſt ſoumis, il ne reſte plus qu'elle:
Que l'hymen en triomphe, & qu'on ne diſe plus
Qu'un Vainqueur & qu'un Maître eſſuia des refus.

*Fin du prémier Acte.*

ACTE

# ACTE II.

## SCENE I.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

AMis, de qui l'audace, aux Mortels peu commune,
Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune,
Illustres Compagnons de mon funeste sort!
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire & la Patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,
Sans venger mon Païs qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissants, Dieux vains de nos vastes Contrées,
A des Dieux Ennemis vous les avés livrées,
Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon Païs, & mon Thrône, & vos Temples, & vous!
Vous n'avés plus d'Autels, & je n'ai plus d'Empire.
Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets,
Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts,
De la Zone brulante, & du milieu du Monde,
L'Astre du jour a vû ma course vagabonde,
Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos Climats

* Il ramene l'année, & revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance
A mes vastes désirs ont rendu l'esperance ;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux Vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons rassemblé des Mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos Maîtres avides ;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants,
Pour observer ces murs bâtis par nos Tirans.
J'arrive, on nous saisit ; une foule inhumaine,
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis où sommes-nous ? ne pourra-t'on m'instruire
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire ?
Si Monteze est esclave & voit encor le jour,
S'il traîne ses malheurs en cette horrible Cour ?
Chers & tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvés-vous m'aprendre un destin que j'ignore ?

UN AMERICAIN.

En des lieux differens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce Palais, par des chemins divers,
Etrangers, inconnus, chez ce Peuple farouche,

* L'Astronomie, la Geographie, la Geometrie étoient cultivés au Perou. On traçoit des Lignes sur des Colonnes pour marquer les Equinoxes & les Solstices.

Nous n'avons rien apris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins, ſi nos Tirans ont réſolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te ſuivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux.
Mais mourir dans l'oprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa Patrie,
Périr ſans ſe vanger, expirer par les mains
De ces brigans d'Europe & de ces aſſaſſins,
Qui de ſang enivrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces Tirans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

## SCENE II.

ALVARE'S, ZAMORE. *Suite.*

ALVARE'S.

SOyés libres, vivês.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre!
Quel Vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner!
Tu parois Eſpagnol, & tu ſçais pardonner!
Es-tu Roi? cette Ville eſt-elle en ta puiſſance?

ALVARE'S.

Non; mais j'y puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſtin, Vieillard trop généreux?

ALVARE'S.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh! qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence?

ALVARE'S.

Dieu, ma Religion, & la reconnoiſſance.

ZAMORE.

Dieu, ta Religion! quoi ces Tirans cruels,
Monſtres déſalterés dans le ſang des Mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice eſt la ſuprême loi,
Mon pere! ils n'ont donc pas le même Dieu que toi!

ALVARE'S.

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent.
Nés ſous la loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir.
Tu connois leurs forfaits; mais connoi mon devoir.
Le Soleil par deux fois a d'un Tropique a l'autre
Eclairé dans ſa marche & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miſeres.
Tous vos concitoyens ſont devenus mes freres,
Et je mourrois heureux ſi je pouvois trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pû conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,
C'eſt lui; n'en doutons point, c'eſt Alvarès lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnaître le bras,
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARE'S.

Que me dit-il ? Aproche. O Ciel ! ô Providence !
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnaiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affoiblis par les ans,
Hélas ! avês-vous pû le chercher ſi longtems ?

*En l'embraſſant,*

Mon bienfaicteur ! mon fils ! parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y ſers de pere.
La mort a reſpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi,

ZAMORE.

Mon pere, ah ! ſi jamais ta Nation cruelle
Avoit de tes vertus montré quelque étincelle,
Croi moi, cet Univers aujourd'hui déſolé,
Au-devant de leur joug ſans peine auroit volé.
Mais autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre, & tout ce que je veux,
C'eſt de ſçavoir au moins ſi leur main ſanguinaire,
Du malheureux Monteze a fini la miſere,
Si le pere d'Alzire.... hélas ! tu vois les pleurs,
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs,

ALVARE'S.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre,

C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais.
Apren que ton ami, plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

ZAMORE.

Le verrai-je ?

ALVARE'S.

Oüi, croi-moi ; puiſſe-t'il aujourd'hui
T'engager à penſer, à vivre comme lui.

ZAMORE.

Quoi Monteze..... dis-tu ?

ALVARE'S.

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit ; de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inoüi que le Ciel nous envoie.
Je te quitte un moment, mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

## SCENE III.

### ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

DEs Cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare,
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare.
Alvarès eſt un Dieu, qui parmi ces pervers
Deſcend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a, dit-il, un fils. Ce fils ſera mon frere.
Qu'il ſoit digne, s'il peut, d'un ſi vertueux pere.
O jour! ô doux eſpoir à mon cœur éperdu!
Monteze! aprés trois ans, tu vas m'être rendu;
Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ai ſervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux! hélas me gardes-tu
Cette fidélité, la prémiere vertu?
Un cœur infortuné n'eſt point ſans défiance....
Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance?

## SCENE IV.

### MONTEZE, ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

CHer Monteze, eſt-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revoi ton cher Zamore, échapé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre.
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.

Alzire eſt-elle ici? parle, quel eſt ſon ſort?
Ache de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte,
Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis; puiſſe le Ciel te rendre un ſort tranquile!
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet azile!
Zamore! ah! quel deſſein t'a conduit en ces lieux?

ZAMORE.

La ſoif de te vanger, toi, ta fille, & mes Dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable,
Où ce fier Eſpagnol, terrible, invulnérable,
Renverſa, détruiſit juſqu'en leurs fondemens
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans.*
*Guſman* étoit ſon nom. Le deſtin qui m'oprime
Ne m'aprit rien de lui que ſon nom & ſon crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur ſi fatal,

* Les Péruviens, qui avoient leurs fables comme les Peuples de
tre Continent, croyoient que leur premier Inca qui bâbit Cuſco,
oit fils du Soleil.

Du pillage & du meurtre étoit l'affreux ſignal.
A ce nom de mes bras on m'arracha ta fille,
Dans un vil eſclavage on traîna ta famille,
On démolit ce temple & ces autels chéris,
Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui. Dirai-je à quel ſuplice,
A quels maux me livra ſa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui deïfiés,
Idoles de ſon Peuple, & que je foule aux pieds ?
Je fus laiſſé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affoiblir les injures.
Je viens, après trois ans, d'aſſembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils ſont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr ſous ces murs, ou vanger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains. Mais hélas! où vas tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépoüilles inutiles,
Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés,
Ces Soldats preſque nuds & mal diſciplinés,
Contre ces fiers géants, ces Tirans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnere,
Qui s'élancent ſur nous, auſſi promts que les vents
Sur des monſtres guerriers, pour eux obéïſſants ?
L'Univers a cédé . . . cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir ! moi ramper, lorſque je vis encore !
Ah ! Monteze, croi-moi ; ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos Tirans ſont armés & couverts,
Ces rapides courſiers qui ſous eux ſont la guerre,
Pouvoient à leur abord épouvanter la Terre ;
Je le vois d'un œil fixe, & leur oſe inſulter.
Pour les vaincre, il ſuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui ſeule a fait ce monde eſclave,
Subjugue qui la craint, & cede à qui la brave . . .
L'or, ce poiſon brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains : les Cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeſte à des mains plus barbares ;
Mais pour vanger enfin nos Peuples abatus,
Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le Ciel eſt contre toi : calme un frivole zele.
Les tems ſont trops changés,

ZAMORE.

Que peux tu dire, hélas !
Les tems ſont-ils changés, ſi ton cœur ne l'eſt pas ?
Si ta fille eſt fidelle à ſes vœux, à ſa gloire,
Si Zamore eſt préſent encor à ſa mémoire ?

Tu détournes les yeux ; tu pleures, tu gémis !

MONTEZE.

Zamore infortuné !

ZAMORE.

Ne ſuis-je plus ton fils?
Nos Tirans ont flétri ton ame magnanime.
Sur le bord de la tombe ils t'ont apris le crime.

MONTEZE.

Je ne ſuis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des Tirans.
Il en eſt que le Ciel guida dans cet Empire,
* Moins pour nous conquerir qu'afin de nous inſtruire ;
Qui nous ont aporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, & des arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre ;
Enfin l'art d'être heureux, de penſer, & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu ! quelle horreur ta bouche oſe avoüer !
Alzire eſt leur eſclave ; & tu peux les loüer !

* On voit que Monteze, perſuadé comme il l'eſt, ne fait point une lâcheté en refuſant ſa fille à Zamore : Il doit trop aimer ſa Religion & ſa fille, pour la céder à un Idolâtre qui ne pourroit la défendre.

MONTEZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah! Monteze, ah! mon pere,
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colere!
Songe qu'elle eſt a moi par des nœuds éternels.
Oui, tu me l'as promiſe aux pieds des Immortels.
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTEZE.

N'atteſte point ces Dieux enfans de l'impoſture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus,
Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous-abatus.

ZAMORE.

Quoi? ta Religion? quoi, la Loi de nos peres!

MONTEZE.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ſes chimeres;
Puiſſe le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifeſter ſon Etre à ton cœur éclairé,
Puiſſe-tu mieux connaître, ô! malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! Cruel! les Tirans de ces lieux

T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux.
Tu les a donc trahis, pour trahir ta promesse ?
Alzire a-t-elle encore imité ta foiblesse ?
Garde toi...

MONTEZE.

Vâ mon cœur ne se reproche rien.
Je dois bénir mon sort, & pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coute ;
Pren pitié de ce cœur enivré tour à tour
De zele pour mes Dieux, de vangeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire,
Vien, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir,
Crain de porter Zamore au dernier désespoir,
Repren un cœur humain, que ta vertu bannie...

## SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE. *Suite.*

UN GARDE *à Monteze.*

SEigneur on vous attend pour la cérémonie,

MONTEZE.



Je vous suis.

ZAMORE.

Ah ! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe, où s'adreſſent tes pas ?
Monteze....

MONTEZE.

Adieu, croi-moi, fui de ce lieu funeſte.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colere celeſte
Je te ſuivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes ſoins Paternels.

*Aux Gardes.*

Gardes empêchés-les de me ſuivre aux autels.
Ces Payens, élevés dans des loix étrangeres,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les myſteres:
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix,
Mais Guſman vous l'ordonne & parle par ma voix.



## SCENE VI.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

QU'ai-je entendu, Gusman ! O trahison ! O rage !
O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
Il serviroit Gusman ? l'ai-je bien entendu !
Dans l'Univers entier n'est-il plus de vertu !
Alzire, Alzire aussi sera-t'elle coupable ?
Aura-t'elle succé ce poison détestable
Aporté parmi nous par ces persécuteurs,
Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
Gusman est donc ici ? que résoudre & que faire ?

UN AMERICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce Vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la Ville obtien qu'on nous conduise.
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise :
Allons tout préparer contre nos Ennemis,
Et sur tout n'épargnons qu'Alvarès & son Fils.
J'ai vû de ces remparts l'étrangere structure,
Cet Art nouveau pour nous, vainqueur de la Natu[re]

C[es]

Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevars,
Ces Tonneres d'airain grondant sur les remparts,
Ces pieges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante!
Helas! nos Citoyens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet azile odieux;
Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
Ce Siége de l'orgueil & de la tirannie.
Mais, croi-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vangeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage:
Nos Soldats, nos Amis, dans ces fossez sanglants
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, & revenons, sur ces coupables têtes,
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des Dieux.
Connaîssons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux! que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma Patrie.

Triste Divinité des mortels offensés,
Vangeance! arme nos mains, Qu'il meure, & c'est assés,
Qu'il meure... mais helas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir & nous sommes Esclaves,
De notre sort affreux le joug s'appesantit.
Alvarès disparoît, Monteze nous trahit,
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre:
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour!
J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare:
Quelle fête, ou quel crime, est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir;
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE I.

ALZIRE *seule.*

MAnes de mon Amant ! j'ai donc trahi ma foi.
C'en est fait, & Gusman regne à jamais sur moi.
L'Océan qui s'éleve entre nos Hemispheres,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrieres.
Je suis à lui ! L'autel a donc reçu nos voeux,
Et déja nos sermens sont écrits dans les Cieux.
O ! Toi qui me poursuis, Ombre chere & sanglante,
A mes sens désolés, Ombre à jamais présente,
Cher Amant ! si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, & passer chez les Morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Heros ce cœur fidele & tendre ;
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet himen où j'ai pû consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un Pere,
Au bien de mes Sujets, dont je me sens la Mere,

A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'Univers, helas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée:
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assés couté.

## SCENE II.

### ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien! veut-on toujours ravir à ma présence,
Les Habitans des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

EMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redoutés la furie,
Craignés pour ces Captifs, tremblés par la Patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre Nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploye aujourd'hui l'etendart de la guerre,
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assembloit déja le sanglant Tribunal,
Monteze est apellé dans ce Conseil fatal.

C'eſt tout ce que j'ai ſçû.

ALZIRE.

Ciel! qui m'avés trompée,
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! preſque entre mes bras, & du pied de l'autel,
Guſman contre les miens leve ſon bras cruel!
Quoi? J'ai fait le ſerment du malheur de ma vie!
Serment! qui pour jamais m'avés aſſujettie.
Himen, cruel Himen! ſous quel aſtre odieux!
Mon pere a-t'il formé tes redoutables nœuds.

## SCENE V.

### ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MAdame, un des Captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand Himenée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jetter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec aſſurance il peut ſe préſenter!
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie.
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi? faut-il qu'un ſeul demande à me parler?

CEPHANE.

Il a quelques ſecrets, qu'il veut vous révéler.
C'eſt ce même Guerrier, dont la main tutelaire
De Guſman votre époux ſauva, dit-on, le Pere.

EMIRE.

Il vous cherchoit, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres ſecrets le cachoit à vos yeux.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enveloppée,
Sembloit d'un grand deſſein profondément frappée.

CEPHANE.

On liſoit ſur ſon front le trouble & les douleurs:
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs:
Et l'on connoît aſſés par ſes plaintes ſecrettes,
Qu'il ignore, & le rang & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, cher Emire, & quel indigne rang!
Ce Heros malheureux, peut-être eſt de mon ſang.
De ma famille au moins il a vû la puiſſance;
Sans doute de Zamore il avoit connaiſſance.
Qui ſçait, ſi de ſa perte il ne fût pas témoin?
Il vient pour m'en parler: ah! quel funeſte ſoin.
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,

Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma bleſſure,
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Helas ! dans ce Palais arroſé de mes larmes,
Je n'ai pas encor eu de moment ſans allarmes.

## SCENE IV.

### ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'Eſt-elle enfin renduë? Eſt-ce elle que je vois?

ALZIRE.

Ciel! tels étoient ſes traits, ſa démarche, ſa voix,
*Elle tombe entre les mains de ſa confidente.*
Zamore.... Je ſuccombe ; à peine je reſpire.

ZAMORE.

Reconnoi ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!
Eſt-ce une illuſion?

ZAMORE.

Non, je revis pour toi.
Je réclame à tes pieds tes fermens & ta foi.
O moitié de moi-même ! Idole de mon ame !
Toi, qu'un amour si tendre assuroit à ma flamme,
Qu'as tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours ! O doux momens d'horreur empoisonnés
Cher & fatal objet de douleur & de joie,
Ah ! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois.

ALZIRE.

Je t'ai revû trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde,
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces Brigans, t'arrachant à mes bras,
M'enlevérent mes Dieux, mon trône, & tes appas.
Sçais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage ?

Sçais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chere Alzire, aux bourreaux se vit abandonné ?
Tu frémis. Tu ressens le courroux qui m'enflamme,
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un Dieu sans doute, un Dieu, qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenuë Espagnole & perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux ;
Je venois t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vangeons-nous ; livre-moi ma victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te vanger, tu dois punir le crime,
Frappe,

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! Quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne, & du jour, & de toi.

ZAMORE.

Ah Monteze ! ah ! cruel, mon cœur n'a pû te croire.

ALZIRE.

A-t'il osé t'apprendre une action si noire ?
Sçais-tu pour quel époux j'ai pû t'abandonner ?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourdhui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien. Voi l'abîme où le sort nous engage !
Voi le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Gusman . . . .

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui !

ALZIRE.

Mon Pere, Alvarès, ont trompé ma jeunesse.
Ils ont à cet himen entrainé ma foiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des Chrétiens,
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens,

J'ai trahi mon amant, les Dieux & ma Patrie:
Au nom de tous les trois arrache moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrois t'alléguer pour affoiblir mon crime,
De mon pere sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Qu'à la foi des Chrétiens si je suis engagée,
Sous ce culte divin mon devoir m'a rangée;
Que je t'aimai toujours; que mon cœur éperdu,
A détesté des Dieux qui t'ont mal défendu:
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse.
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable.
Puis-je encor me flater de regner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vangeur,

Nos Chrétiens, ma foiblesse, au temple m'ont conduite,
Sure de ton trépas, à cet Himen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorois ta mémoire au pied de nos autels.
Nos Peuples, nos Tirans, tous ont sçû que je t'aime.
Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Gusman même,
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la derniere fois.

ZAMORE.

Pour la derniere fois Zamore t'auroit vuë ?
Tu me serois ravie aussi-tôt que renduë !
Ah ! si l'amour encor te parloit aujourd'hui....

ALZIRE.

O Ciel ! c'est Gusman même, & son pere avec lui.



## SCENE V.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE. *suite*.

ALVARE'S. *à son Fils.*

TU vois mon bienfaicteur, il est auprès d'Alzire.
*à Zamore.*
O toi ! jeune Heros, toi par qui je respire,
Vien, ajoûte à ma joye en cet auguste jour.
Vien avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entens-je ? lui, Gusman ? lui, ton fils, ce barbare ?

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARE'S.

Dans quel étonnement ? . . .

ZAMORE.

Quoi ! le Ciel a permis,
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils ?

GUSMAN *à Zamore.*

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sçais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connois-tu bien Zamore? & vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi?

ALVAREZ.

Zamore!

ZAMORE.

Oüi, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, Tiran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire,
Acheve, & de ce fer, *Trésor* de tes climats,
Prévien mon bras vangeur, & prévien ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton pere,
Dans ton sang odieux pourroit vanger la terre: *

* *Pere* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoi-

Et j'aurois les Mortels & les Dieux pour amis,
En révérant le pere & punissant le fils.

ALVARE'S *à Gusman.*

De ce discours, ô! Ciel, que je me sens confondre!
Vous-sentes-vous coupable, & pouvés-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rébelle & daigner m'avilir,
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir?
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous, eût été ma réponse.

*à Alzire.*

Madame, votre cœur doit vous instruire assés,
A quel point en secret ici vous m'offensés;
Vous, qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviés de cet esclave étouffer la mémoire:
Vous, dont les pleurs encor outragent votre epoux,
Vous, que j'aimois assés pour en être jaloux.

ALZIRE.

*à Gusman,* *à Alvarès.*
Cruel! & vous, Seigneur! mon protecteur son pere,
*à Zamore.*
Toi! jadis mon espoir en un tems plus prospere,
Voyes le joug horrible où mon sort est lié,

que l'ortographe soit la même; & ce mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un R. à l'un, & qu'il y ait deux RR. à l'autre. La Poësie est faite pour l'oreille: un usage contraire ne seroit qu'une pédanterie ridicule.

Et frémissés tous trois d'horreur & de pitié.

*en montrant Zamore.*

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon pere,
Avant que je connusse un nouvel hémisphere,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire où régnoient mes ancêtres,
Tout changea sur la terre, & je connus des maîtres.
Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous servés eut à la fin recours.
C'est ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteste.
Ses Autels sont témoins de mon Hymen funeste.
C'est aux pieds de ce Dieu, qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connois mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher; je t'aime, je le doi:
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se vanger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toûjours infortunée, & toûjours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens, ta main déja rougie,

Frémira

Frémira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour, il faut vanger les droits.
Punis une coupable, & sois juste une fois.

GUSMAN.

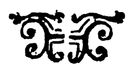
Ainsi vous abusés d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense;
Mais vous le demandés, & je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Hola, Soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVARE'S.

Mon fils, qu'allés-vous faire?
Respectés ses bienfaits, respectés sa misere.
Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah mes fils! de ce nom ressentés la tendresse,
D'un Pere infortuné regardés la vieillesse,
Et du moins?



## SCENE VI.

ALVARE'S, GUSMAN, ALZIRE, DOM ALONZE, *Officier Espagnol.*

ALONZE.

PAraiffés, Seigneur, & commandés;
D'armes & d'ennemis ces champs font inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Eft le cri menaçant qui les raffemble encore.
Ce nom facré pour eux fe mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiffent,
De leurs cris redoublés les échos retentiffent,
En bataillons ferrés ils mefurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiffoient pas;
Et ce Peuple autrefois, vil fardeau de la terre,
Semble aprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc fe montrer.
Dans la poudre à l'inftant vous les verrés rentrer.
Héros de la Caftille, Enfans de la Victoire,
Ce monde eft fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous fervir,

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéïr:

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu? Tiran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste deffense?

*Aux Espagnols qui l'entourent.*

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puisse attaquer!
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéïssés.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVARE'S.

Dans ton couroux sévere,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton Pere.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, & je l'apris de vous;
J'y vole, adieu.

---

## SCENE VII.

### ALVARE'S, ALZIRE.

ALZIRE *se jettant à genoux.*

SEigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vangés, Seigneur, vangés sur ce cœur affligé.
L'honneur de votre fils par sa femme outragé:

Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie :
Un cœur peut-il deux fois se donner en sa vie ?
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore est vertueux, vous lui devés le jour.
Pardonnés . . . je succombe à ma douleur mortelle.

ALVARE'S.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle ;
Je plains Zamore & toi, je serai ton apui.
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille.
Non tu n'es plus à toi : sois mon sang, sois ma fille.
Gusman fut inhumain, je le sçai, j'en frémis ;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils,
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le Pere de Zamore !

*Fin du troisiéme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE I.

ALVARE'S, GUSMAN.

ALVARE'S.

MErités donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avés triomphé du nombre & du courage,
Et de tous les vengeurs de ce triste Univers
Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantés point le prix de la victoire.
Mon fils, que la clémence ajoûte à votre gloire:
Je vais sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misere, & veiller sur leurs jours.
Vous, songés cependant qu'un pere vous implore;
Soyés homme & Chrétien, pardonnés à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos infléxibles mœurs?
Et n'aprendrés-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah vous percés le mien. Demandés-moi ma vie;
Mais laissés un champ libre à ma juste furie;
Ménagés le couroux de mon cœur oprimé:

Comment lui pardonner ? le barbare eſt aimé.

ALVARE'S.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre? lui mon pere,
Ah ! qu'on me plaigne ainſi ; la mort me ſera chere.

ALVARE'S.

Quoi vous joignés encor à cet ardent couroux,
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriés juſqu'à ma jalouſie ?
Quoi ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur!
Vous voyés ſans pitié ma douleur éffrenée.

ALVARE'S.

Mêlés moins d'amertume à votre deſtinée ;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devés l'attendrir,
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe,
Il réſiſte à la force, il céde à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?
Que sous un front serain déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonte l'encourage ?
Ne devriés-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon couroux ?
J'ai déja trop rougi d'épouser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possede encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARE'S.

Ne vous repentés point d'un amour légitime ;
Mais sçachés le régler ; tout excès méne au crime.
Promettés-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh que pourroit un fils refuser à son pere ?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colere,
N'en éxigés pas plus de mon cœur outragé.

ALVARE'S.

Je ne veux que du tems. *Il sort.*

GUSMAN *seul.*

Quoi n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,

D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés....
Que vois-je! Alzire! ô Ciel....

## SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Eſt moi, c'eſt ton Epouſe ;
C'eſt ce fatal objet de ta fureur jalouſe,
Qui n'a pû te chérir, qui t'a dû reverer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguiſé. Soit grandeur, ſoit foibleſſe
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre à ma tendreſſe :
Et ma ſincerité, trop funeſte vertu,
Si mon amant périt, eſt ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner ; ton épouſe a l'audace,
De s'adreſſer à toi pour demander ſa grace.
J'ai crû que Dom Guſman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il eſt, doit être généreux.
J'ai penſé qu'un Guerrier, jaloux de ſa puiſſance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offenſe,
Une telle vertu ſéduiroit plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort ſi beau, tu vas changer la mienne,

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon amour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne.... je m'égare.... éprouve mon courage.
Peut-être une Espágnole, eût promis davantage.
Elle eût pû prodiguer les charmes de ses pleurs ;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure ;
Mais enfin c'est à toi d'éssayer desormais,
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connaissés les, Madame.
Etudiés nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs, il faut s'y conformer.
Sçachés que le premier, est d'étouffer l'idée,
Dont votre ame à mes yeux est encor possedée.
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais,
D'en rougir la premiere, & d'attendre en silence,
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sçachés que votre Epoux qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assés généreux.
Plus que vous ne pensés, je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire infléxible.

## SCENE III.

### ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

VOus voyés qu'il vous aime, on pouroit l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux : Zamore va périr :
J'aſſaſſinois Zamore en demandant ſa vie.
Ah ! Je l'avois prévû. M'auras-tu mieux ſervie ?
Pouras-tu le ſauver ? Vivra-t'il loin de moi ?
Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE.

L'or qui les ſéduit tous, vient d'ébloüir ſa vuë.
Sa foi n'en doutés point, ſa main vous eſt venduë.

ALZIRE.

Ainſi graces aux Cieux, ces métaux déteſtés,
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore.

EMIRE.

Mais auroit-on juré la perte de Zamore ?

Alvarès auroit-il assés peu de crédit,
Et le Conseil enfin . . . .

ALZIRE.

Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces Tirans la fierté tirannique.
Ils pensent que pour eux le Ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fût n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers ! Gusman, Peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce Soldat ne vient point, qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Deja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enivrés,
Les Tirans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce Soldat nous conduise à la porte,
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déja ; Cephane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,

Votre gloire eſt perduë, & cette honte extrême . . .

ALZIRE.

Va, la honte ſeroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu,
C'eſt l'amour de la gloire & non de la juſtice,
La crainte du reproche & non celle du vice.
Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier climat,
A ſuivre la vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui m'ordonne,
De ſauver un Heros que le Ciel abandonne.

## SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ALZIRE.

TOut eſt perdu pour toi, tes Tirans ſont vainqueurs,
Ton ſupplice eſt tout prêt, ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems, prens ce Soldat pour guide.
Trompons des meurtriers, l'eſpérance homicide,
Tu vois mon deſeſpoir, & mon ſaiſiſſement :

C'eſt à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon Epoux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde ;
Prens pitié de ton ſort, & laiſſe moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un Barbare, Epouſe d'un Chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m' ordonnes de vivre !
Eh bien j'obéirai : mais oſes-tu me ſuivre ?
Sans trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un deſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds, j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah! Qu'étoit-il ſans toi ? Qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eſt-ce auprés de toi que ce vil Univers ?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.
Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume:
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi :
D'être au pouvoir d'un autre, & de bruler pour toi.
Pars, emporte avec toi, mon bonheur & ma vie,
Laiſſe-moi les horreurs devoir qui me lie.
J'ai mon amant enſemble, & ma gloire à ſauver ;
Tous deux me ſont ſacrés, je les veux conſerver.

ZAMORE.

Ta gloire ! Quelle eſt donc cette gloire inconnuë ?
Quel fantôme d'Europe a faſciné ta vuë ?
Quoi ! ces affreux ſermens qu'on vient de te dicter,
Quoi ! Ce Temple chrétien que tu dois déteſter,
Ce Dieu, ce deſtructeur des Dieux de mes Ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres ?

ALZIRE.

J'ai promis, il ſuffit, que t'importe à quel Dieu !

ZAMORE.

Ta promeſſe eſt ton crime, elle eſt ma perte, adieu.
Periſſent tes ſermens, & le Dieu que j'abhorre.

ALZIRE.

Arréte. Quels adieux ! Arrête, cher Zamore.

ZAMORE.

Guſman eſt ton époux !

ALZIRE.

Plains moi ſans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je ſonge à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis cruelle, un feu ſi légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais, & c'eſt un nouveau crime.
Laiſſe-moi mourir ſeule, ôte-toi de ces lieux.
Quel deſeſpoir horrible, étincelle en tes yeux?
Zamore ....

ZAMORE.

C'en eſt fait.

ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage,
De cette liberté, va faire un digne uſage.

ALZIRE.

Tu n'en ſçaurois douter, je péris ſi tu meurs.

ZAMORE.

Peus-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?

Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems presse.
Soldat, guidés mes pas.

---

## SCENE V.

### ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

JE succombe, il me laisse :
Il part, que va-t'il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi.
Emire, suis ses pas, vole, & reviens m'instruire,
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous faut, ou nous trahit,

*Emire sort.*

Un noir préssentiment m'afflige & me saisit,
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible,
Je connais peu tes loix. Ta main du haut des Cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux :
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore, au milieu des deserts,
Ne serois-tu le Dieu que d'un autre Univers ?

Les ſeuls Europeans ſont-ils nés pour te plaire?
Es-tu Tiran d'un monde, & de l'autre le Pere!
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frapée!
J'entends nommer Zamore. O Ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient, ah! Zamore eſt perdu.

## SCENE VI.

### ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHere Emire, eſt-ce toi? qu'a-t'on fait, qu'as-tu vû?
Tire moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah! n'eſperés plus rien, ſa perte eſt infaillible,
Des armes du Soldat qui conduiſoit ſes pas
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne; à l'inſtant, le Soldat prend la fuite,
Votre Amant au Palais, court, & ſe précipite;
Je le ſuis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, & du ſilence,
Au Palais de Guſman, je le vois qui s'avance:
Jé l'apellois en vain de la voix & des yeux,
Il m'échappe, & ſoudain j'entends des cris affreux,
J'entends dire, qu'il meure: on court, on vole aux armes,
Retirés-vous, Madame, & fuyés tant d'allarmes.
Rentrés.

ALZIRE.

Ah! chere Emire, allons le secourir.

EMIRE.

Que pouvés-vous, Madame, ô Ciel!

ALZIRE.

Je peux mourir.

## SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, GARDES.

DON ALONZE.

A Mes ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu barbare? & que viens-tu m'aprendre?
Qu'est devenu Zamore?

DON ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux,
Daignés me suivre.

ALZIRE.

O sort! ô vengeance trop forte!
Cruels, quoi ce n'est point la mort que l'on m'aporte?
Quoi Zamore n'est plus? & je n'ai que des fers?
Tu gémis? & tes yeux de larmes sont couverts?
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens; si la mort m'attend, viens j'obéis sans peine.

*Fin du quatriéme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

PRéparés-vous pour moi vos supplices cruels?
Tirans qui vous nommés les Juges des mortels:
Laissés-vous dans l'horreur de cette inquietude
De mes destins affreux floter l'incertitude!
On m'arréte, on me garde, on ne s'informe pas
Si l'on a résolu ma vie, ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâlissent.
Tout s'émeut à ce nom, ces monstres en frémissent.

## SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon Pere!

MONTEZE.

Ma fille où nous as-tu réduits!
Voilà de ton amour les execrables fruits.
Helas! nous demandions la grace de Zamore!
Alvarés avec moi daignoit parler encore;
Un Soldat à l'instant se présente à nos yeux,

C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguisement la vûë étoit trompée,
A peine entre ses mains j'aperçois une épée:
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le fraper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton Epoux rejaillit sur ton Pere : *
Zamore au même instant dépouillant sa colere
Tombe aux pieds d'Alvarés, & tranquille, & soumis,
Lui présentant ce fer, teint du sang de son Fils.
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vangé mon injure:
Fais ton devoir, dit-il, & vange la nature.
Alors il se prosterne attendant le trépas.
Le Pere tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton Epoux, on rapelle sa vie,
On arrête son sang, on presse les secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice,
Du meurtre de son Maître il te croit la complice....

ALZIRE.

Vous pouriés !

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas.
Non le tien n'est pas fait pour de tels attentats,
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime,
Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.

* Quelques personnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne proposât pas un duel à Gusman.

Je le ſouhaite ainſi, je le croi, cependant
Ton Epoux va mourir des coups de ton Amant.
On va te condamner, tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du ſupplice, & dans l'ignominie,
Et je retourne enfin par un dernier effort,
Demander au Conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace ! à mes Tirans ! les prier ! vous, mon Pere?
Oſés vivre, & m'aimer ; c'eſt ma ſeule priere.
Je plains Guſman, ſon ſort a trop de cruauté,
Et je le plains ſur tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que vanger ſon outrage,
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défens pas,
Il mourra... Gardés-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O Ciel ! inſpire,moi, j'implore ta clémence.

*Il ſort.*

## SCENE III.

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel ! aneantis ma fatale exiſtence.
Quoi ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours !
Il défend à mes mains d'attenter ſur mes jours.
Ah j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
Me permettoit la mort, la mort mon ſeul azile.
* Eh quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux

* Cette pleinte & ce doute ſont dans la bouche d'une Chretienne nouvelle.

De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Ce Peuple de vainqueurs armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre?
D'exterminer les miens? de déchirer mon flanc!
Et moi je ne pourai disposer de mon sang;
Je ne pourai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'Univers, il permet à sa rage;
Zamore va mourir dans des tourmens affreux,
Barbares....

## SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'Est ici qu'il faut perir tous deux,
Sous l'horrible apareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras desespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore,
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans.
Il va goûter encor le plaisir des Tirans.
Alvarés doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce Conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perduë, & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.

Tu m'aimes, c'est assés, benis ma destinée,
Benis le coup affreux qui rompt mon himenée;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon suplice à moi-même renduë,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est dûë.
L'apareil de la mort élevé pour nous deux
Est l'Autel où mon cœur te rend ses premiers feux:
C'est-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidelité que j'avois pû te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarés prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici, les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçu plus d'outrage,
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

## SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARE'S, GARDES.

ZAMORE.

J'Attends la mort de toi, le Ciel le veut ainsi.
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre;
Parle sans te troubler comme je vais t'entendre,
Et fais livrer sans crainte aux suplices tout prêts
L'assassin de ton fils, & l'ami d'Alvarés.

E iiij

Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur,
Une injuste vengeance entre-t'elle en ton cœur ?
Connu seul parmi nous par ta clemence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juste ?
Dans le sang innocent ta main va se baigner ?

ALZIRE.

Vange-toi, vange un Fils, mais sans me soupçonner,
Epouse de Gusman ce nom seul doit t'aprendre
Que loin de le trahir je l'aurois sçu défendre,
J'ai respecté ton fils, & ce cœur gémissant,
Lui conserva sa foi même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple aplaudie ou blamée,
Ta seule opinion sera ma renommée ;
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste & ne demande rien,
Zamore va mourir, il faut bien que je meure,
C'est tout ce que j'attends, & c'est toi que je pleure.

ALVARE'S.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse & d'horreur ?
L'Assassin de mon Fils est mon Liberateur,
Zamore !.... oui, je te dois des jours que je déteste,
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste....
Je suis Pere, mais homme, Et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,

La voix de tes bienfaits eſt encor entendue ;
Et toi qui fus ma Fille, & que dans nos malheurs.
J'apelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs.
Va, ton Pere eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois par des coups innouis,
Et mon Liberateur, & ma Fille & mon Fils.
Le Conſeil vous condamne, il a dans ſa colere
Du fer de la vengeance armé la main d'un Pere.
Je n'ai point refuſé ce miniſtere affreux...
Et je viens le remplir pour vous ſauver tous deux:
Zamore tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVARE'S.

Croire un Dieu qui m'inſpire,
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien ;
Ici la Loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette Loi que n'a guere un ſaint zele a dictée
Du Ciel en ta faveur y ſemble être aportée.
Le Dieu qui nous aprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſçaura t'environner :
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colere,
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur Frere.
Les traits de la vengeance en leurs mains ſuſpendus
Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus,
Je réponds de ſa vie ainſi que de la tienne,

Zamore, c'est de toi, qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette foible voix,
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me prives,
Un Pere infortuné demande que tu vives.
Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ses jours, & des tiens, & du sang de mon Fils.

*ZAMORE à Alzire.*

Alzire jusques là cheririons-nous la vie ?
La racheterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Gusman ?
Et toi plus que ton Fils seras-tu mon Tiran ?
Tu veux qu'Alzire meure ou que je vive en traître.
Ah ! lorsque de tes jours je me suis vû le maître,
Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix
Parle ? aurois-tu quitté les Dieux de ton pays ?

ALVARE'S.

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,
J'aurois prié ce Dieu, seul Etre que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il est, digne d'être Chrétien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre innoui de trouble & de supplice,
Entre quels attentats faut-il que je choisisse ?

*à Alzire.*

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'oses aimer ? ose juger entre eux.

Je m'en remets à toi, mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sçais trop qu'un Pere infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avois donné,
Je reconnus son Dieu ; tu peux de ma jeunesse
Accuser si tu veux l'erreur ou la foiblesse ;
Mais des Loix des Chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la verité ;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie
Par mon ame en secret ne fut point démentie ;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur,
C'est trahir à la fois sous un masque hipocrite
Et le Dieu qu'on préfere, & le Dieu que l'on quitte,
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.
Mourons ; mais en mourant sois digne encor de moi,
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle ;
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévû ta réponse, il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que se deshonorer.

ALVARE'S.

Cruels ainsi tous deux vous voulés votre perte !
Vous bravés ma bonté qui vous étoit offerte ;
Ecoutés le tems presse & ces lugubres cris.

## SCENE VI.

ALVARE'S, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMERICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

ON amene à vos yeux votre malheureux Fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du Peuple qui l'aimoit, une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son Epouse, & de son Meurtrier.

## SCENE VII.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, MONTEZE, AMERICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

CRuels, sauvés Alzire, & pressés mon suplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARE'S.

Mon Fils mourant, mon Fils, ô comble de douleur !

ZAMORE *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'a bout consommer ta fureur.
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens aprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple & je viens le donner.

*à Alvares.*

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a suspendue,
Mon Pere, en ce moment m'amene à votre vue.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous ; . . mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire ;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carriere.
J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le Ciel vange la Terre, il est juste ; & ma vie
Ne peut payer le sang, dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé,
J'étois maître en ces lieux ; seul j'y commande encore ;
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore,
Vis, superbe ennemi, sois libre, & te souvien,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrétien.

*à Monteze qui se jette à ses pieds.*

Monteze, Americains, qui futes mes victimes,
Songés que ma clemence a surpassé mes crimes.
Instruises l'Amerique, aprenés à ses Rois
Que les Chrétiens sont nes pour leur donner des Loix.

*à Zamore.*

Des Dieux que nous servons, connois la difference :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

ALVARE'S.

Ah mon Fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me cherir.
Alzire n'a vêcu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon himenée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivés sans me haïr, gouvernés vos Etats:
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom s'il se peut benissés la mémoire.

*à Alvarès.*

Daignés servir de Pere à ces Epoux heureux;
Que du Ciel par vos soins le jour luise sur eux:
Aux clartés des Chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre Fils, & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu,
Quoi donç les vrais Chrétiens auroient tant de vertu!
Ah! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la Loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi:
Mais tant de grandeur d'ame est au dessus de moi,
Tant de vertu m'accable & son charme m'attire,

Honteux d'être vangé, je t'aime & je t'admire.

*Il se jette à ses pieds.*

ALZIRE.

Seigneur, en rougiſſant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame dechirée,
Succombe au repentir dont elle eſt dévorée.
Je me ſens trop coupable, & mes triſtes erreurs....

GUSMAN.

Tout vous eſt pardonné, puiſque je vois vos pleurs.
Pour la derniere fois aprochés-vous, mon Pere :
Vivés long-tems heureux, qu'Alzire vous ſoit chere,
Zamore ſois Chrétien, je ſuis content, je meurs....

ALVARE'S *à Monteze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur deſeſperé ſe ſoumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frape, & qui pardonne.

* Ceux qui ont prétendu que c'eſt ici une converſion miraculeuſe ſe ſont trompés. Zamore eſt changé en ce qu'il s'attendrit pour ſon ennemi. Il commence à reſpecter le Chriſtianiſme : une converſion ſubite ſeroit ridicule en de telles circonſtances.

FIN.

## APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *La Tragedie d'Alzire*, A Paris ce 28. Mars 1736.

LA SERRE.

